

مقابلة صحفية مع الفيلسوفة الفرنسية كلود إيمبر¹ (Claude IMBERT)

الأستاذ: قوعيش جمال الدين

أستاذ بالمدرسة الوطنية العليا للصحافة وعلوم الإعلام (ENSJSI)

ملخص المقابلة:

تم اللقاء مع الفيلسوفة الفرنسية كلود إيمبر بمكتبها الكائن بباريس، بتاريخ: 10 جوان 2015م، حيث تطرقت بإسهاب للحديث عن اختيارها لمادة الفلسفة دون غيرها، وتخصصت لظروف معينة في المنطق، حيث ترجمت جميع أعمال المنطقي الألماني غوتلوب فريجه. وبالتالي لتصبح أول فيلسوفة منطقية في أوروبا تقوم بهذا العمل، كما أبدت اهتماما بالغاً بأعمال جون كافاياس وكلود ليفي ستروس. وبدأ هذا الاهتمام، في دراستها لمؤلفات كافاياس المنطقية وللأعمال التي قام بها ليفي ستروس حول الألوان والرسومات الجدارية لهنود الكاديبيو المتواجدين بأدغال البرازيل. لقد تمّ التركيز في هذه المقابلة الصحفية على نشاطها العلمي والمنطقي، ووجهة نظرها حول فلسفة اليوم انطلاقاً من أفكار منطقة الأمس؛ وهي حلقة متكاملة البناء، ويظهر ذلك جلياً في عدم تمييزها بين العالم المادي والعالم المحسوس، لأنّ المهمة الفلسفية الصعبة اليوم، تتمثل في تناولهما كعالم واحد. لقد قمنا بتقديم بسيط حول الفيلسوفة كلود إيمبر، مع إبراز مختلف أعمالها الأولى والأخيرة.

Claude IMBERT est une philosophe française. Elle est également logicienne : on lui doit d'avoir traduit et introduit les travaux du mathématicien et logicien allemand, Gottlob Frege qui a posé les bases de la logique quantificationnelle, c'est à dire un langage requis pour l'expression des mathématiques. Elle est

¹ - كلود إيمبر، فيلسوفة ومنطقية فرنسية، (fellow commoner)، كلية الثالثو بكمبردج (Trinity College de Cambridge)، وأستاذة مميّزة بالمدرسة العليا (أولم، باريس)، وهي الآن أستاذة مشاركة بجامعة فودان بشأنغاي (Fudan University, Shanghai).

actuellement professeur émérite à l'École Normale Supérieure (Ulm), où elle a dirigé le département de philosophie et enseigné l'histoire de la philosophie, l'histoire de la logique et des arts visuels.

Ses diverses publications ont porté sur la spécificité des logiques grecques, sur Pascal et Port-Royal, sur Kant, Wittgenstein et Frege.

Mais aussi sur la syntaxe des images telle qu'exploitée par Lévi Strauss (Cf. le passage du Nord-Ouest), par Rousseau (Du Discours à l'Herbier), sur Boas et le Museum of Natural History de New-York, sur l'historien de l'art Aby Warburg. Également sur quelques philosophes français : Cavaillès, Merleau-Ponty, Foucault, Deleuze.

Claude IMBERT est l'auteur des ouvrages suivants :

G. Frege, Les Fondements de l'arithmétique (1970)[traduction et] introduction.

G. Frege, Écrits logiques et philosophiques, (1971)[traduction et] introduction.

Phénoménologies et langues formulaires, (1992).

Pour une histoire de la logique : un héritage platonicien, (1999).

Maurice Merleau-Ponty, (2005).

Lévi-Strauss, le passage du Nord-Ouest (2008).

Également, un ouvrage collectif:

Histoire et Structure, 1986

Deux livres sont en préparation:

Le Temps de Cavaillès

Sur l'intelligence graphique (titre provisoire)

Quelques articles récents:

-Manet coloriste (2014, Hangzhou, Chine)

-Cyber: Une histoire à plusieurs entrées : de la machine arithmétique de Pascal au numérique (2015)

Au risque de l'étrange – catalogue de l'exposition Persona, Musée du quai Branly (2015)

Moving : Marcel Duchamp sur le mouvement (en anglais- sous presse)

01- Madame Imbert, comment avez-vous débuté votre parcours scientifique et pédagogique ? Et pourquoi vous avez choisi la philosophie, et particulièrement la logique ?

Le choix de la philosophie fut purement circonstanciel. Je ne savais rien de la carrière universitaire, j'avais eu quelque bons résultats en philosophie, on m'a conseillé de poursuivre et j'ai écouté ce conseil.

Tout est venu ensuite. Deux lectures m'ont véritablement bouleversées, deux lectures fulgurantes celle de Cavaillès et de Lévi-Strauss. Depuis mes études à l'Ecole Normale Supérieure, leurs livres sont toujours à portée de main : celui de Jean Cavaillès, Logique et théorie de la science, et les volumes successifs de Lévi-Strauss. Ils sont véritablement source d'inspiration et d'ouverture, j'estime qu'on a pas encore fini de les comprendre.

J'ai le projet d'un livre intitulé Le temps de Cavaillès, car ce temps est devant nous. Sur Lévi-Strauss je me suis expliquée dans le livre que vous avez mentionné, mais l'aventure n'est pas finie. Lévi-Strauss est partie de ce que je voudrais dire du futur philosophique que Cavaillès avait engagé. Ils se sont croisés dans les années d'avant-guerre, à l'Ecole Normale Supérieure, où Lévi-Strauss préparait en France une agrégation de philosophie. Mais surtout, par des moyens certes différents (Cavaillès fut un héros de la Résistance, Lévi-Strauss au retour du Brésil et de ses enquêtes ethnographiques dut s'exiler à New York), ils ont défendu la même cause : sortir la philosophie française de ses scléroses universitaires et références historiographiques. Dans un second projet, je me propose de réunir et compléter quelques textes sur la syntaxe graphique, celle des images aussi bien que celle des écritures mathématiques. Ils y auront la place qui leur revient, et sans doute jamais suffisamment appréciée.

Quant à l'expérience personnelle qui m'a conduite à approcher des questions de logique elle tient à deux choses. D'abord à une question : comment, sous quelle forme de rationalisme, s'écrit et se pense la philosophie. Ce qui m'a conduite à étudier les logiques classiques et la logique mathématique la plus récente, celle que Cavaillès avait découverte à Göttingen, où se perpétuait l'école de l'arithméticien Gauss, et où Frege avait fait ses études de doctorat. En outre, après l'agrégation de philosophie, je cherchais un sujet de thèse. J'étais tentée par les Grecs. Mais, assez naïvement, je pensais que tout avait été dit sur l'hellénisme, que tout avait été

publié, traduit, jugé. Je me suis tournée vers ce qui avait précédé ou suivi le classicisme athénien : les Tragiques, et à j'ai lu Jean-Pierre Vernant et Louis Gernet, puis l'Antiquité alexandrine. Ici prévalait l'école Stoïcienne, incontestablement souveraine. La période alexandrine fut celle des grandes synthèses accompagnant la philosophie : ainsi Euclide, le géographe Strabon, Ptolémée, l'historien Polybe. Ce fut aussi le laboratoire des théories politiques dont nous avons hérité et le temps des premières oppositions religieuses violentes, également le temps des éditions, traductions et bibliothèques. Les Stoïciens ont développé la première philosophie conçue dans et pour de grandes cités modernes : l'Athènes tardive, puis Alexandrie et Rome. Qu'il me suffise de citer deux auteurs Sénèque et Augustin (particulièrement *Les Confessions*) qui n'ont jamais subi d'éclipse. Copiés et recopiés pendant tout le Moyen Age, ils ont été lus à l'âge classique, médités par les Philosophes des Lumières, Diderot ou Rousseau; des interlocuteurs actuels. D'où ma thèse doctorale sur la logique stoïcienne culminant avec le stoïcisme impérial, c'est à dire romain : celui d'Epictète, de Sénèque et Marc Aurèle.

Ce travail m'a permis de mieux comprendre la permanence d'Augustin dont j'avais lu les *Confessions*, un peu fascinée par son très beau latin, tout en ayant le sentiment qu'il greffait sa force sur structure sous-jacente. Je m'y suis attachée et, m'a-t-il semblé, l'ai identifiée dans cette logique stoïque-alexandrine qui fut la base de toutes nos grammaires et de tous nos traités savants pendant longtemps, ainsi que de l'éloquence classique, et de l'universalisme impérial.

Plus tard, je me suis réconfortée d'avoir pris ce détour en constatant que Wittgenstein, ce Viennois d'origine affrontant après la première guerre mondiale la faillite de l'empire austro-hongrois, dernier héritier des empires hellénistiques, avait travaillé sur les mêmes indices. Wittgenstein avait poursuivi la même urgence de renouvellement, passant par Frege (*Tractatus logico-philosophicus*, 1921) puis, dans la décennie 1940, commençant ses *Investigations philosophiques* sur un long texte d'Augustin, pris des *Confessions*, portant sur l'apprentissage du langage. Il reprenait, sous-jacente à toute considération logique et philosophique, la question du langage, et la ré ouvrait là où Augustin l'avait fixée.

Cette opposition entre les logiques anciennes, phénoménologiques, marquées par les canonisations grammaticales

de la période alexandrine, et les logiques mathématiques qui ont inspiré la philosophie analytique (je veux dire la manière de Russell et Carnap dont Wittgenstein s'est bientôt affranchi) justifie le volume que j'ai publié, comme le résultat de mes premiers travaux, sous le titre : Phénoménologies et langues formulaires, convaincue que nous avons là un minimum d'archéologie philosophique par rapport à quoi prendre distance. Le comprendre et s'en libérer, telle était la condition nécessaire pour aborder l'actualité.

Voilà ce que je me devais de vous dire, sur un parcours toujours un peu solitaire, toujours à côté de ce qui se faisait et se disait, mais qui me semble avoir un peu d'écoute maintenant. C'est aussi le point de départ de ce que je voudrais synthétiser dans ces deux projets sur lesquels je travaille actuellement.

2- Des femmes philosophes, il y en a un bon nombre. Celles qui se proclament ouvertement logiciennes ne sont pas légion. Êtes-vous d'accord avec cela ?

Statistiquement vous avez raison. En effet, il y a peu de 'logiciennes' en France, et maintenant la question relève, pour l'actualité, des mathématiques, pures ou appliquées. Aussi, plutôt que de logique je parlerais d'intérêt pour les questions mathématiques et leurs conséquences sur la langue qui les véhiculent, et sur la famille des langages qu'ils diversifie. Ici, il m'importe de citer Hourya Sinaceur, qui a été mon étudiante. Marocaine d'origine elle a fait dans ce champ de l'histoire des mathématiques au tournant du XXème siècle un excellent travail, estimé de tous. Au reste, si les femmes sont peu nombreuses ou peu remarquées, c'est qu'il ne peut y avoir de vedettariat en ce domaine. Quand on travaille sur ce que l'on appelle la logique (mais je préfère dire : les syntaxes, dont celles qui ne sont plus nécessairement greffées sur le préalable d'un langage parlé), on travaille sur une substance intellectuelle commune, ce n'est pas quelque chose qui se dit en première personne.

Pour moi, la question était ailleurs. Outre le réel plaisir d'explorer des manières intellectuelles, rationnelles, différentes, je souhaitais me libérer d'une attitude naïve quant au langage, tant le langage que nous parlons que le langage sophistiqué de la philosophie. Le préjugé de l'unicité est révolu. Un langage ne renvoie pas directement à des choses ; ce serait trop simple- ou trop banal. C'est une stratégie ou l'on essaie de greffer sur un langage partagé,

hérité, commun, peut-être élémentaire –disons une langue vernaculaire, celle que nous parlons au quotidien– des élargissements ou des annexes qui longtemps ont été des singularités poétiques ou des expériences littéraires. On sait aujourd'hui qu'en relèvent aussi les mathématiques, également tous les systèmes syntaxiques modernes, graphiques ou parlés, de l'informatique aux partitions musicales. Ils ont leur exigence propre, également un tour de nécessité parce que source d'élargissements pour notre capacité intellectuelle. En retour, ils font comprendre la singularité de notre langue dite maternelle, et nous initient à d'autres singularités greffées sur ce premier socle. D'abord déconcertantes elles se révèlent bientôt enrichissantes.

3-Vous avez manifesté une grande liberté dans la «construction de l'intelligible » et les « limites des conceptualités classiques ». Comment peut-on montrer le rôle des productions graphiques et l'exigence de dimensions et syntaxes non canoniques, pour configurer notre demande de réel ?

En fait, il suffit de lire très attentivement les classiques pour apercevoir ces dimensions graphiques et syntaxiques subjacentes. Je cite souvent un texte de Platon (à la fin du Sophiste) où, à ma connaissance, Platon fut le premier philosophe à construire un tableau à double entrée illustrant un raisonnement par analogie. Il y oppose les productions des Dieux et les productions des hommes, puis les images des Dieux et les images des hommes. Le propos est de montrer par ce graphique que si les productions des Dieux sont celles de la nature, les productions des hommes sont artisanales : des maisons, des chaises, des tables, des armes. Quant aux images produites par les Dieux, elles sont parfaites, comme l'image d'une montagne réfléchie sur un plan d'eau calme. En ce qui concerne les images produites par les hommes, y compris leur langage, Platon laissait la question ouverte : qu'ils essayent de faire aussi bien et des images aussi fiables que les images des Dieux. S'y ouvrirait tout un programme philosophique, ce fut pour Platon l'élaboration d'une langue philosophique inspirée de la physique, combinant être, repos et mouvement. Tel serait pour longtemps le référentiel de la philosophie. Cette question du 'langage des hommes' est incessamment reprise, et diversifiée.

La manière dont Kant introduit sa logique dans la Critique de la raison pure en est un autre exemple. Les fonctions logiques sont

distribuées en quatre chefs répartis sur le pourtour d'un cercle, chacun d'eux étant divisé en trois rubriques. Ce digramme est récurrent dans tous ses écrits, critiques et postcritiques, tel un champ magnétique structurant son œuvre. On sait aussi que les Anciens enseignaient leurs catégories logiques par des figures tracées sur le sable.

4-Dans vos travaux sur Frege, Wittgenstein, Cavaillès, Mauss, Lévi-Strauss, vous « incitez » à saisir la puissance du visible hors des phénoménologies conciliatrices héritées de l'hellénisme, comment ?

J'ai peu à ajouter à ce qui vient d'être dit, sinon pour prendre en compte l'apport du 19^e siècle. Alors, la peinture est sortie des normes de la représentation et de l'identification d'une scène – ce que, suivant une tradition aristotélicienne, on appelait imitation. Elle s'y est montrée extrêmement inventive. Au lieu de ce se situer dans la perspective d'une ontologie immédiate, de viser un réel mis à portée de l'œil, et pour le peintre un souci de montrer 'les choses comme elles sont', comme elles furent, ou comme elles pourraient être, l'art pictural a pris un chemin adjacent, une bifurcation et y a joué sa chance et son avenir. La peinture ne révèle pas des choses ou des personnes, elle transcrit quelque chose sur ce que ces choses, évènements et personnes suscitent en nous d'étonnement, d'affects, d'émotions, de perspectives aimables ou terrifiantes, mais déjà apaisés, codifiés par l'acte de peindre, et par là transmissibles. S'y créent un affect commun et une langue visuelle qui a pris en charge de le configurer et transmettre. Il lui revient d'avoir développé sur deux ou trois générations (Delacroix, Courbet, Manet, Monet, Cézanne et tous ceux qui en ont repris l'héritage jusqu'au milieu du XX^e siècle), une capacité d'échange et d'information, cela même que le dogme de la représentation, soit entre les mots et les choses, soit entre une image et son modèle, ne permettait pas. Cet enrichissement était là sous nos yeux, mais relégué dans la marge de l'esthétique à la fois évident et encore jamais dit sinon en termes psychologiques comme rêve, vision, imagination, désir, utopie, ou dans l'isolat d'une beauté canonique. Ils signalaient un problème mais ne le posaient pas en des termes convenants. Merleau-Ponty fut le premier à le faire, en même temps qu'il s'est délivré de vingt siècles de phénoménologie.

D'autre part, et pour renouer avec des choses plus contemporaines, ce Frege dont vous avez si justement relevé l'importance et que j'ai en effet lu de très près, avait une manière d'écrire très singulière qui l'a longtemps privé de bons lecteurs, jusqu'à ce que Russell et Wittgenstein s'y intéressent. Frege a sollicité les deux dimensions de la page d'écriture, choisissant de rompre avec la linéarité des écritures usuelles. L'histoire n'a pas retenu cette suggestion sous la forme qu'il avait choisie et, au prix d'une syntaxe plus dense. IL demeure que l'écriture d'une preuve se déploie en une suite de 'réécritures' distribuées sur des lignes successives, comme une suite de transformations algébriques ou développements analytiques, ce que Frege fut le premier à identifier comme une dimension syntaxique spécifique (Begriffsschrift, 1879)

Il vaut de remarquer que, en cette même fin du XIXème siècle, en France, Mallarmé exploitait lui aussi les deux dimensions du plan d'écriture pour produire ce poème à syntaxe libre qui a stupéfié Paul Valéry et quelques autres : Un coup de dés jamais n'abolira le hasard (1897).

5-Parlant de Cavaillès, bien qu'il soit mort relativement jeune, peut-on le considérer comme «fondateur» de la logique en France ?

Cavaillès marque un seuil. Mais, pour deux raisons, je ne dirais pas qu'il fut le fondateur d'une école logique. La première est assez simple. La notion même d'une logique propre aux mathématiques, d'une logique elle-même mathématisée et examinée par des moyens mathématiques, est apparue ici et là, dans différents foyers, et différents pays, inhérentes aux pratiques des mathématiciens. Il s'agit de régimes de preuve et d'information qui ont traversé les frontières, et furent discutés ou développés à l'occasion de congrès internationaux. Cette invention s'est trouvée liée à des problèmes précis (arithmétisation du continu, décidabilité, non contradiction, axiomatique, fiabilité, etc...) plus qu'à des noms propres. Mais une seconde raison est essentielle. Le livre difficile que j'ai mentionné Logique et théorie de la science, fut publié à titre posthume (1947) à partir d'un manuscrit sans titre. Les éditeurs, avec beaucoup de scrupule, en ont indiqué les thèmes mais sans rien affirmer de plus. En fait, il suffit de lire le livre, Cavaillès est sans équivoque, son propos est : ni logique ni théorie de la science.

Il substitue à la notion classique de logique, largement enseignée en France et encore défendue par Couturat, des écritures et des syntaxes qui sont capables de capter ce qui ne pouvait pas être dit dans une logique prédicative ou syllogistique. Cavaillès complète ce qu'annonçaient ses thèses, en conséquence de ce qui s'est fait dans les premières décennies du siècle, principalement dans la ligne de Hilbert et de Dedekind jusqu'à ce que cette logique dite mathématique ait reçu une formulation satisfaisante. Il est notable que Frege se soit refusé à écrire un quelconque traité de logique, et n'a jamais usé de ce terme comme d'un substantif dans aucun de ses essais. Cavaillès fait place à une diversité syntaxique liée à l'activité mathématique contemporaine, son essai posthume expose ce qu'il n'avait pas eu le temps de mettre au point durant ses brèves années d'enseignement. Chaque preuve mathématique innovante, tout bon programme informatique, développent des syntaxes déjà disponibles ou en accroissent le nombre.

Ce seuil que Cavaillès a franchi est la fin de ce que j'appelle le Galiléisme philosophique, et surtout de sa version canonique proposée par Kant. On sait comment, en conséquence de l'avertissement donné par le physicien florentin, à savoir que « la nature est écrite en signes mathématiques », les philosophes avaient relevé le défi en proposant de régler leurs propres méthodes et concepts sur le modèle des enchaînements et fonctions mathématiques. Ce qui fut poursuivi avec persévérance à partir de Descartes jusqu'à ce qu'on s'aperçoive qu'il n'y aucun rapport tenable entre une fonction et un concept prédicatif, en dépit des négociations hasardées par les systèmes philosophiques, et quelle qu'ait été leur ingéniosité.

C'est sur cette rupture que Cavaillès a fait son choix, admettant donc un éventail ouvert de nouvelles possibilités intellectuelles, articulées sur des supports syntaxiques linéaires, matriciels ou graphiques (tel le raisonnement diagonal de Cantor), un choix qui l'autorisait à parler d'enrichissement, contre toute posture criticiste ou fondationnelle. A l'inverse Husserl s'était réfugié sur un 'avant Galilée' quelque peu mythique. Il arguait d'une 'crise des sciences', demandait un retour aux premiers pas d'Euclide, affectait la naïveté et maintenait néanmoins une posture transcendantale. Je ne souhaite pas m'attarder sur cette affaire ; Cavaillès dès les années 30 avait vu clair sur ce point. Il a rendu visite à Husserl lors d'une année de recherche en Allemagne, à la suite de quoi il sut dire courtoisement mais clairement sa déception

de n'avoir rencontré qu'un 'vieil homme amer'. Rentré en France il se tourna vers les travaux des mathématiciens de Göttingen, commença la rédaction de ses thèses et publia avec Emmy Nöther (éminente algébriste dont le talent avait été relevé par Hilbert) la correspondance échangée entre Cantor et Dedekind durant les années de création de la théorie des ensembles.

6- En 2008, vous avez publié aux éditions de l'Herne Lévi-Strauss, le passage du nord-Ouest dont la lecture réclame une attention soutenue.

D'abord, vous suggérez une proximité entre un type de roman qui culmine , après la première guerre mondiale dans le roman de Céline, Voyage au bout de la nuit(1933,) et, serait-ce avec quelques nuances d'importance, Tristes Tropiques(1955) où Lévi-Strauss n'a pas ménagé le sentiment que quelque chose avait pris fin, le voyage d'aventures et les dernières cultures amérindiennes intouchées qu'il rencontra au Brésil en voie de décomposition. Ensuite, et particulièrement dans les quatre volumes des Mythologiques, la perspective et le ton ont changé, Lévi-Strauss relevant cette fois la puissance créatrice de ces cultures amérindiennes. Peut- on dire qu'elle compense ce handicap en offrant un point de départ, l'occasion d'une prise de conscience et d'un sursaut pour une nouvelle manière d'écrire, à la condition de se saborder ?

Vous avez fort bien relevé l'articulation majeure d'un essai visant à montrer comment Lévi-Strauss a substitué au regard d'un sociologue européen, parfois déçu et sensibles aux affects pessimistes de Spengler, celui d'un anthropologue ayant acquis les bases théoriques de sa science lors de son séjour à New York, durant les années de guerre. Là, il fut proche de l'anthropologue allemand Franz Boas, du linguiste russe Roman Jakobson et des anthropologues anglo-saxons, mais aussi disposa d'une somme incomparable de documents amérindiens, transcriptions de mythes ou collections d'objets ornements qui ont transformé son regard.

La modification de l'écriture est un excellent indice d'une transformation de méthode. Tristes tropiques adopte parfois une écriture romancée, puisque l'auteur suit un parcours relativement autobiographique, mais seulement très approximativement autobiographique. Le livre marque plutôt le renoncement, pour un philosophe que voulut être aussi Lévi-Strauss, à une certaine manière humaine de faire histoire, de se penser dans l'histoire. Il

lui fallait dire adieu à cette pente réflexive, portée vers la nostalgie et la dépréciation du monde que l'on vit, où avaient excellé Huysmans avant Céline. Lorsque Lévi-Strauss affirme que tout anthropologue « écrit des Confessions », il se libérait en fait d'un genre tout en le transformant, comme il s'est libéré de Rousseau en lui ménageant dans le mouvement des Lumières une place différente de celle qu'on lui avait réservée. Son discours commémoratif, prononcé à Genève en 1960 : Rousseau, fondateur des sciences de l'homme a fait date. C'est aussi un excellent indice de la position scientifique de Lévi-Strauss dans cette fin de la décennie 50. La rupture est bien entre Tristes Tropiques, magnifiquement écrit, parfaitement réussi mais qui pour Lévi-Strauss achevait une période de sa vie, et fermait l'histoire d'un sociologue désabusé quant à l'histoire sociale du Nouveau monde, et ce qui suivrait. La pensée sauvage (1962) est un premier pas pour accéder aux cultures non occidentales dans leurs propres termes et non dans les nôtres. Ce qui fut poursuivi, plus abruptement, dans les Mythologiques, et conclu par La voie des masques (1975) qui évoque l'expérience de l'anthropologue, engagée à New York à partir de documents plastiques, en particulier ceux que Boas avait rapporté de ses expéditions au delà des grands lacs, vers la côte Nord Ouest. Tel fut le résultat d'un travail de trente années : de 1945, après la soutenance de sa thèse sur les Structures élémentaires de la parenté, à 1975 où paraît La voie des masques à partir des Mythologiques, Lévi-Strauss s'est engagé dans une écriture difficile, rectifiée de volume en volume. Si on voulait en comprendre l'enjeu fondamental, il est en ceci que toute histoire, depuis l'hellénisme –que ce soit l'histoire comme expérience ou conscience philosophique, ou l'histoire au sens des historiens, ou l'histoire vécue personnellement au sens des romanciers, avait pour support d'expression une unité propositionnelle articulant une forme plus ou moins serrée de narration. A partir du projet engagé dans La pensée Sauvage puis mis à exécution dans les Mythologiques, Lévi-Strauss relève dans les mythes amérindiens, et pratique à son tour, un mode de pensée et d'expression qui n'est pas inséré dans un régime d'énonciation propositionnelle où, non seulement le texte s'emporte plus ou moins en récit ou discours, mais surtout pour lequel on incline à demander, à chaque pas et pour chaque énoncé : est-ce vrai ? est-ce faux ? Pour l'anthropologue la question serait plutôt : en quoi est-ce pertinent ? Quelle type de réalité est atteint ou cherché ?

Lévi-Strauss visait la pertinence d'un réseau d'information et d'énonciation qui se distribue de manière latente dans des mythes amérindiens qui nous sont opaques. Il y fait apparaître une rationalité ordonnée sous des catégories qualitatives, régie par des oppositions, des transformations, ou des degrés, non par des négations. Elle est structurale parce que se répliquant à plusieurs niveaux. Dès ses premières années d'enseignement à l'Ecole pratique des hautes études, il a récusé une opposition alors classique entre sociétés avec écriture et sociétés sans écriture. Il fut le premier à dire haut et clair qu'on ne qualifie pas une culture par un manque, 'sans écriture' n'est une caractéristique, c'est plutôt le signe qu'on n'a pas saisi une organisation productive. De là son intérêt pour les classifications et pour les principes d'une organisation qualitative qu'il voyait à l'œuvre dans les récits mythiques amérindiens. Il a dégagé une certaine manière extrêmement riche de penser en jouant d'analogies et d'oppositions combinatoires qui ont leur équivalent plastique, particulièrement relevées sur les deux masques déjà évoqués de la côte Nord-Ouest (aujourd'hui la Colombie britannique). La voie des masques en a montré la fonction dans les cycles d'échange et les alliances matrimoniales.

7- Peut-on savoir la ou les problématiques majeures posées dans votre livre projeté, Métamorphose du sensible ?

C'est un projet dont je vous ai déjà parlé et sur le titre duquel j'hésite encore, préférant maintenant quelque chose comme intelligence graphique, ou picturale, là où se fixent les étapes de cette métamorphose, incessante éducation de nos approches sensibles. Ce ne sera décidé qu'après la mise en place d'un texte sur lequel je travaille. L'hypothèse est que toute forme d'intelligence est enregistrée quelque part, sous une forme publique, partagée, et que cet enregistrement en formes et segments (littéralement : une syntaxe) a toujours une réalité matérielle sur laquelle s'inscrivent ces articulations. L'hypothèse est en outre que la diversité de ces implémentations est un enrichissement commun, matière première de notre civilisation humaine, et que les canaux sensibles sont porteurs d'intelligence autant que d'affects. Ce que l'on appelait art, ce que l'on appelle aujourd'hui culture ne sont pas plus immatériels que l'écriture, qu'une statue, ou qu'un mythe qui existe d'abord dans ses paroles et ses corrélats neurologiques. Apparaît alors un segment de l'activité intellectuelle, peu valorisé

mais essentiel : la mise en place d'un sensible, transformé en information et sur un lieu inventé à cette fin (plan géométrique, feuille de papier, paroi murale, tapisserie, poteries, tissus, graphiques, fresque, peinture corporelle, traité savant ou écran d'ordinateur, de manière représentative ou symbolique) dont la diversité ne doit pas faire peur, ni susciter quelque préjugé ou refus. Il y a de nouveaux invariants, des fonctions constantes à découvrir dans l'histoire de l'art comme dans les écritures spécifiques des sciences. C'est là où se configurent également nos émotions, nos affects, nos préférences et nos savoirs. C'est là où ils sont partagés. On oppose à tort la culture matérielle qui serait faite d'outils, de machines etc... et l'immatérielle qui serait une culture qu'on appelle aussi intellectuelle. Celle-ci, en fait, repose dans des archives, des peintures, des textes, des cartes, des mythes etc... elle est toujours inscrite sur une substance humaine, cérébrale, motrice ou déléguée sur des supports graphiques où elle s'affine et se transforme. Qu'elle soit maintenant dans des mémoires d'ordinateurs, sous la contrainte ou l'invention de nouvelles syntaxes, c'est aussi l'occasion d'en une autre conscience. Elle n'est pas de soi bonne ou mauvaise, la responsabilité nous en incombe et c'est un défi contemporain.

Voilà le fond de tableau. Je voudrais y situer ce qui est advenu, en France particulièrement, au 19^e siècle, avec le développement d'une peinture coloriste à partir de Delacroix. Son journal, les articles ou Salons de Baudelaire, en sont le premier indice. De là aussi que tous les philosophes contemporains, conscients d'un certain épuisement de la conceptualité philosophique, ont interrogé la peinture. En France, Merleau-Ponty en fut l'initiateur. Je tiens que son dernier essai, *L'œil et l'esprit* (1961) vaut un testament, difficile mais décisif. Cet intérêt pour l'expérience picturale fut partagé par Foucault qui, outre un projet abandonné sur Manet, n'a cessé d'écrire tout au long de sa carrière, sur la peinture. C'est également vrai pour Deleuze à qui l'on doit un livre très pénétrant sur Bacon. C'est aussi et prioritairement vrai pour Lévi-Strauss (*La voie des masques*). Le même constat vaut pour le monde anglo-saxon, voyez Michael Fried, Nelson Goodman ou Stanley Cavell, il s'est confirmé Allemagne. Ainsi Gottfried Boehm, Hans Beltingou Horst Bredekampet déjà, dans ses tout derniers écrits, Walter Benjamin

8- Comment peut-on « ne rien oublier et tout apprendre » ?

J'ai repris, de manière un peu provocante et en l'inversant, ce que l'on disait des émigrés français qui avaient fui la Révolution et l'Empire et sont rentrés en France sous le mot d'ordre de Restauration : qu'ils avaient tout oublié et n'avaient rien appris. A l'inverse, ces philosophes auxquels je me suis attachée, s'ils furent diversement exilés : contre leur gré, ou par le fait de vivre en territoire occupé, ou encore exilés dans une langue philosophique conventionnelle, pour leur part, n'avaient rien oublié des événements subis. Durant ce temps de silence imposé ils n'avaient fait que méditer sur ces circonstances et tout apprendre autant qu'ils le pouvaient pour relever le défi d'une pertinence philosophique en suspens.

Ce que j'entendrais également comme l'avenir des Lumières, s'il en est un. C'est un impératif philosophique incessant : ne rien oublier et accepter de toujours apprendre et réapprendre.

Il est vrai que, au lieu de s'inquiéter de l'inné et de l'acquis (qui relève aujourd'hui de la neurologie cognitive) ou du transcendantal (qui relève des grammaires génératives), au lieu de faire le choix, extrêmement restrictif de tel ou tel système, les philosophes de l'après-guerre que j'ai cités ont pris le soin d'explorer les archives de notre savoir et les ressources de nos langages, effectifs ou en attente. Il fallut admettre que nous sommes intellectuellement un produit historique et biologique, et retourner cette humiliation en production. Ici, il faut entendre Pascal : nous sommes des nains juchés sur les épaules de géants, plutôt que l'absolu initial d'un cogito cartésien. C'est sur ce passé que nous devons greffer de nouvelles intelligences. J'ose croire que ces générations d'après-guerre, brièvement évoquées, ont donné le bon départ.

9- Vous écrivez dans votre livre 'Lévi-Strauss le passage du Nord-Ouest :

« Le serpent change de peau, sa mue est un emblème de renouveau, et il arrive que dans ses mythes l'Amérindien se défasse d'une enveloppe squameuse. Baudelaire a montré, mais aussi bien Carlyle et Warburg, que les hommes changent de costume, de parure, de gestes, et de visage – parce qu'il doit être vrai qu'ils sont toujours à la recherche d'un faire face que la biologie ne leur a pas donné.

Comprendra-t-on enfin que nos langages se desquament ou se surchargent, se déplacent ou se stratifient – l'histoire le prouve

assez aisément ? Contre quoi aucune rhétorique ne prévaudra.
» (p. 112-113)

Que voulez-vous dire par cela ?

Merci, encore une fois, votre lecture touche cœur de la question. Repartons de l'image du serpent, ce n'est pas sans ironie que je m'y suis appuyée. Traditionnellement, en Europe, le serpent est tenu pour un animal nocif qu'il faudrait détruire, parfois sous la forme d'un dragon portant tous les péchés et tous les crimes, ou incitant à toutes les infractions.

J'ai cité Baudelaire qui, dans *Les Fleurs du mal* (Tableaux Parisiens) mais particulièrement dans les *Petits poèmes en prose*, prend pour héros ces Petites vieilles, ces femmes qui avaient survécu à la révolution et qui se retrouvaient malmenées, appauvries, dans les temps de l'après-révolution, mais refusaient de vivre seulement de leurs souvenirs. Baudelaire les montre introduisant leurs petits enfants dans le présent comme au son d'une fanfare ; au lieu de les momifier, Baudelaire les dit 'marchant un nouveau berceau'.

Il joue sur l'homophonie des adjectifs décrépît et décrépi. Ce dernier qualifie une surface écaillée, décolorée, une chose dont les intempéries ont altéré le crépi, le crépi étant cette couche de plâtre coloré qu'on met sur une façade pour la rendre attrayante et qu'il faut refaire régulièrement. Ainsi il arrache le terme à son homophone 'décrépît' (latin *decrépits*) qui qualifie l'aspect d'un vieillard à la chevelure et la barbe blanchies. Baudelaire, avec une ironie coutumière, pervertit l'usage et joue sur les deux sens. Son audace poétique incline vers la métamorphose de la langue, comme de la peinture, comparées à la mue du serpent qui, s'il perd sa vieille peau, en produit une autre, neuve, jeune et colorée, chaque année. On dit aussi, c'est une expression courante en français : 'faire peau neuve' quand quelqu'un change de conduite ou de projet. Tel est le programme qu'il indique dans 'Le peintre de la vie moderne', et qu'il accomplit pour sa part dans ce qu'il appelle *Petits poèmes en prose* – c'est à dire une extension subversive de la prose narrative.

Baudelaire que l'on accuse toujours d'une nostalgie du passé, fut très ouvert à ce qui advenait en France, au milieu du XIX siècle. L'image d'une nouvelle peau, vivement colorée, comme celle d'un serpent coïncide avec le regard qu'il portait sur Delacroix. Il y a vu une manière de redonner vie, proposer des figurations et des

sensibilités inédites pour la vie civile, celle que la Restauration avait plongée dans le deuil d'un naufrage, bien capté par Géricault (Le Radeau de la Méduse).

Voilà le premier sens que je voulais relever. J'ai constaté plus tard que Warburg en avait usé de même, et cette fois en historien de l'art, en suivant les traces iconographiques de l'image du serpent. A la suite d'un voyage aux Etats Unis, dans l'extrême sud, chez les Pueblos, Warburg a noté que là-bas le serpent était honoré comme bénéfique. Plus tard, et à la suite d'une période dépressive grave, sollicitant sa mémoire et les documents d'une histoire de l'art qu'il a totalement renouvelée, il a su rappeler comment, dans le monde grec dont nous héritons, la figure d'Esculape au serpent, ce demi-dieu patron de tous les médecins, était l'effigie de la vie et de la santé retrouvée.

10- Un dernier mot pour vos lecteurs dans le monde arabe, et particulièrement en Algérie ?

Le premier est un très grand merci à vous-même, mon traducteur, et tout autant pour vos intérêts et recherches épistémologiques dont vos diverses traductions témoignent amplement.

Aux lecteurs, je dis combien je serais honorée, si par le biais de votre traduction et de cet entretien, je pouvais transmettre quelque chose du type de réalité, d'actualité, que vise la philosophie contemporaine.

Il ne s'agit pas de pensées d'avant-garde (comme on dit) ni de critique -la vigilance va de soi- mais de relever un effort continué, celui de la génération qui a suivi Cavaillès, Merleau-Ponty et Lévi-Strauss, celui de Foucault et de Deleuze et très certainement de la génération actuelle. La priorité n'est pas « de parler vrai » cela va de soi. Si ce fut une exigence explicite quand la philosophie parlait en 'discours', c'est maintenant une demande implicite et élémentaire. Elle est de discerner à quelle réalité se référer, de s'en donner les moyens d'expression, conceptuels ou non, et surtout d'éviter l'imposture quand il s'agit de contribuer à une intelligence civile et partagée. Ce qui ne pourra jamais être ni simple ni achevé. C'est une tâche philosophique de première grandeur que d'éviter d'être un imposteur de soi même, en se complaisant en 'mots de bouche'. La sobriété philosophique est de comprendre que nos langages doivent incessamment être enrichis, transformés, démultipliés et que c'est là une condition de survie autant que

d'enrichissement. La responsabilité en est immanente au projet philosophique, préalable à toute autre détermination. Il ne s'agit surtout pas de clamer une origine ou un fondement, mais de poursuivre, dans des conditions évidemment imprévisibles pour eux, ces prédécesseurs audacieux dont j'ai mentionné certains. Je reviens à Cavaillès et Lévi-Strauss, qui ont, certes bien différemment, consumé leur vie à cette urgence.

Elle est élémentaire, et prévient tout dogmatisme. C'est aussi ce que j'ai appris en m'initiant à d'autres univers de connaissance, et non moins pour avoir eu la chance de connaître d'autres pays, européens ou extra-européens.

Paris, le 10 juin 2015.